

QUELQUES ASPECTS DE LA GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE EN CORNOUAILLE

Dans un précédent article, nous avons étudié quelques aspects du problème linguistique dans un milieu maritime (1). Le sujet de cet article est de donner un aspect du problème en milieu paysan.

Il faut d'abord rappeler que le bilinguisme est général pour toute la population âgée de moins de 60 ans. Parmi les vieillards nous avons une faible proportion de « bretonnants » qui ignore la langue française. A notre connaissance aucune commune n'échappe à cette règle. Comment expliquer que certaines personnes ne connaissent pas la langue officielle ? Manque de fréquentation scolaire certes, mais pourquoi. Les causes en sont multiples. La pauvreté de certaines familles nombreuses était telle que l'on ne pouvait habiller décentement l'aspirant écolier. Parfois l'école était trop éloignée et les chemins impraticables l'hiver, et puis il fallait travailler comme petite bonne ou vacher dès le plus jeune âge, à 8 ou 9 ans. Mais l'analphabétisme n'est pas le privilège des pauvres, souvent c'est le paysan, propriétaire-exploitant d'une ferme moyenne, qui au début du siècle ne s'assit pas sur les bancs d'une classe. Très jeune, lui aussi, on lui demandait de garder les vaches et de participer aux travaux de l'exploitation familiale, tandis que souvent le pauvre parce que chez lui il n'y a aucun travail, qu'il ne peut être « placé » dans la ferme voisine, n'a rien de mieux à faire que de fréquenter régulièrement l'école. Ainsi, dans une vingtaine d'années il ne restera plus aucun paysan ne connaissant pas le français. Mais parlera-t-il encore le breton ?

Rien de plus complexe que l'étude actuelle du bilinguisme en milieu rural. Allez à Plonévez-Porzay et la conversation au bourg comme dans les fermes se fait en langue française. La vieille cité des tisserands, Locronan, a aussi oublié le vieux parler, il est vrai qu'elle se donne le titre de ville. Mais à Plogonnec, dans les champs comme à la messe, la vieille langue celtique est à l'honneur. Changez de « pays » vous retrouverez côte à côte des communes qui usent tantôt d'une langue, tantôt de l'autre, la seule constante demeure cependant dans les bourgs où l'on emploie dans une plus grande proportion la langue française. Phénomène normal car la population de ces agglomérations n'est pas uniquement autochtone (fonctionnaires, commerçants, etc...).

Telle commune, telle paroisse, telle tradition, et la langue bretonne ne résiste que par tradition ! Il est incontestable qu'une raison sentimentale joue pour conserver ce que nos ancêtres nous ont légué. Le pays bigouden, par exemple, conserve ses mœurs du passé, souvent sa coiffe et quelques éléments vestimentaires, et son breton. A Plonéour-Lanvern, à Penmarc'h et Treffiat (partie rurale), à Saint-Jean-Troilimon la langue d'usage est le vieux parler celtique dans 90% des cas. Mais y a-t-il « pays » plus traditionaliste que celui du Porzay ? Si les beaux vêtements du cru ne se portent plus qu'aux grandes occasions, la vie familiale garde encore une forte empreinte du passé, or la langue française a submergé le parler local. Jugez. Le breton n'est d'usage que dans les proportions suivantes : 5% à Plonévez, 20% à Kerlaz et Quéménéven. Dans aucun foyer la langue maternelle n'est plus celle d'il y a un demi-siècle. Et pourtant la fierté d'être né dans le Porzay et de cultiver une terre riche équivaut à la fierté d'être né paysan bigouden. On ne peut donc expliquer ces faits en faisant appel à la tradition car les résultats sont bien contradictoires.

Nous avons choisi volontairement ces exemples dans des terroirs éloignés des villes afin que les influences de ces dernières années puis-

(1) Voir *Penn ar Bed* n° 2 nouvelle série.

sont être considérées comme nulles. On sait que souvent la ville, dont la population est hétérogène, est importante dans l'œuvre de « débrettonnisation ». Mais, là encore toute conclusion mérite d'être nuancée. La réalité nous montre qu'en Ergué-Armel comme en Kerfeunteun, malgré leur position de communes suburbaines, la langue bretonne — nous ne parlons que du milieu paysan — est en usage pour la vie de tous les jours dans une production de 75 %. Sans préciser par des statistiques que nous ne possédons pas, nous affirmons qu'un état identique se révèle à Pouldavid, Ploaré et Tréboul pourtant partie intégrante de la ville de Douarnenez. Il est vrai que la campagne châteaulinoise est francisée, peut-être à l'image de la ville même, ou bien est-ce l'influence d'un bon terroir qui connaît depuis près d'un demi-siècle une réelle prospérité.

Le maintien du breton serait donc l'apanage d'un niveau social, serait-ce l'émanation de la pauvreté du paysan. On serait tenté de le croire en évoquant les milieux peu riches de la Cornouaille. A Berrien les bretonnants sont dans une proportion de 90%, à Laz 95%, à Saint-Goazec 90%, à Argol 75%, à La Feuillée 90%, etc... Deux remarques s'imposent pourtant. La première est d'importance car ce sont les paysans les plus riches qui souvent conservent le parler des ancêtres. Ceci nous semble logique car l'habitant du penty fait un gros effort pour orienter ses enfants vers le fonctionariat, c'est-à-dire vers la langue française, tandis que le fils du paysan, qui après ses études revient à la terre, retrouve son milieu et sa langue. La deuxième remarque qui s'impose est celle de la fidélité au terroir. Tous ceux qui reviennent au pays — c'est le cas en particulier pour La Feuillée — retrouvent également leur langue et la parlent. Et puis, dans les communes que nous avons citées, l'expansion économique, le contact avec d'autres groupements humains ne datent que d'une vingtaine d'années, de l'âge des camions et des autocars. Et c'est ainsi que la richesse du paysan n'explique pas pourquoi à Bannalec avec sa campagne opulente 90% de la population emploie le breton, à Elliant 90%, à Beuzec-Conq (partie intégrante de Concarneau) 80%... et à Plonéour-Lanvern 90%... Il est vrai de dire qu'un gros effort, qui date de la deuxième guerre mondiale, tente d'opter comme langue maternelle le français que l'écolier de 5 ans connaît en arrivant à l'école avant de parler comme deuxième langue, uniquement par l'influence du milieu et contre la volonté de la majorité des instituteurs, la langue des grands-parents ou des parents souvent malgré eux.

D'autres facteurs favorables ou défavorables à la langue bretonne mériteraient d'être étudié de près. L'influence des instituteurs et du clergé est incontestable. On remarque cependant deux faits. Depuis la dernière guerre, les maîtres de l'enseignement public s'opposent avec moins de violence à l'usage du parler celtique, l'âge de la « vache » est périmé. Mais le clergé, suivant les vœux des fidèles, abandonne souvent la vieille langue dans l'enseignement du catéchisme et aux offices. Malgré toutes ces difficultés le breton reste une langue vivante, qui emprunte souvent des mots aux autres mais qui sait aussi créer. Quel est l'équivalence en français du mot « bull dozer » ? Nous l'ignorons, mais nous savons que les paysans de Cornouaille appellent cette immense charrue « Tourter ». Et puis quel beau mot !

Pierre KERAVAL.